

Au temps de la spéculation amoureuse Entretien avec l'artiste 2Fik

Rosalie Lavoie et Gaétan Paré

Numéro 329, hiver 2021

Qui a peur des algorithmes ? Regards (acérés) sur l'intelligence artificielle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94662ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, R. & Paré, G. (2021). Au temps de la spéculation amoureuse : entretien avec l'artiste 2Fik. *Liberté*, (329), 56–58.

Au temps de la spéculation amoureuse



L'artiste 2Fik s'est intéressé aux algorithmes qui dérèglent la boussole de nos désirs. Rosalie Lavoie et Gaétan Paré l'ont rencontré.

Artiste multidisciplinaire installé à Montréal depuis 2003, 2Fik est à la fois directeur artistique et modèle de ses œuvres. Modulant sa propre pilosité au gré des métamorphoses, il change de peau, de style et de genre pour créer et incarner une galerie de personnages qui peuplent son œuvre photographique et performative.

Né en France, d'origine marocaine, 2Fik navigue entre les identités, remettant en question les croyances et les a priori, en se jouant des stéréotypes avec un humour délinquant. Plongé depuis cinq ans dans l'expérimentation des plateformes de rencontre en ligne, il prépare sa propre version d'une application de rencontre où il créera lui-même une centaine de profils, incarnant des avatars de tous genres, styles, attirances et pratiques sexuelles.

Dans la lignée de ses performances précédentes, les questions identitaires sont saillantes, mais sans jugement porté. La représentation de soi, sous la loupe de son art, ouvre une conversation sur la solitude et l'amour. Le metteur en scène Gaétan Paré, utilisateur enthousiaste et critique des applications de rencontre, a infiltré la rédaction de Liberté le temps de cet entretien.

Liberté — Pourriez-vous d'abord nous parler de l'origine de votre projet en processus de création ?

2Fik — À l'origine, je me suis fait bannir d'une application de rencontre. J'avais fait une série de photos de jumeaux sur Instagram que je mettais aussi sur Scruff. J'avais écrit en introduction de mon profil : « *Halal twins looking for other Halal twins, no sex on Fridays.* » C'était évidemment une blague, du second degré dans la représentation de soi sur les applications. Je disais aussi que je faisais des arts visuels, qu'il ne fallait pas prendre cela au sérieux... J'ai d'ailleurs reçu un nombre impressionnant de messages positifs. Bref, toujours est-il qu'en mars 2015, je me suis fait bannir de la plateforme après avoir poussé un peu plus loin : j'ai posté une photo de triplets... Et c'est là qu'on m'a signalé comme étant un menteur, quelqu'un qui ne respectait pas les règles. Donc, oui, si vous voulez, on peut parler des algorithmes, mais on peut aussi parler des règles d'utilisation sur ces plateformes. Ces applications ne sont pas censées être grossophobes ou racistes ; or il y a des messages épouvantables qui passent comme une lettre à la poste. On nous présente, par exemple, des corps sans visage en des termes assez violents, et ça passe. On dit ouvertement dans les profils : pas d'Arabe, pas de Noir, pas de gros, pas de folle, et

tout ça, c'est écrit noir sur blanc... Mais dès qu'on a un minimum de créativité, ça s'en va au bureau des plaintes, ça ne passe pas. C'est ainsi que mon projet est né.

Il y aurait ainsi une pression à l'uniformisation qui transparaîtrait à travers ces applications. Et, par la même occasion, une intolérance qui est acceptée. Tout se passe comme si les sites étaient des catalogues d'humains correspondant à certains modèles. Comme client, tu as donc le droit d'imposer ton désir, mais un désir bête, sans imagination.

C'est peut-être moins un désir qu'un filtre, un rejet. Le philosophe Richard Mèmeteau a écrit un super bouquin, *Sex Friends. Comment (bien) rater sa vie amoureuse à l'ère numérique*, où il constate que nous sommes tous à la fois des produits et des acheteurs, acheteuses sur les applications. C'est là la magie et le cauchemar, dans la façon dont tu jauges ta position de pouvoir, dans la mesure où tu représentes quelque chose que les gens veulent et, en même temps, le fait que tu es toi-même un produit. Tu peux être rejeté par les gens lorsque tu ne cadres pas avec ce qu'ils désirent.

La première application qui est apparue chez les homos, c'est Grindr, en 2009. Je me suis dit alors : « C'est un GPS de pédés ! » Ça donne une idée de la façon dont les hommes voient la consommation du sexe. D'autres applications, comme Tinder, par exemple, semblent se positionner plus dans une logique de séduction, tant pour les hétéros que les homos. Les applications, en fonction des niches qu'elles occupent, créent des sous-marchés dans lesquels tu vas pouvoir chercher précisément ce que tu veux. Tinder, pour les femmes hétéros, apparaît comme une application vulgaire et grossière. En revanche, chez les hommes homosexuels, tu vas sur Tinder pour trouver quelque chose de sérieux. Il y a une hiérarchisation et une organisation affective, sexuelle, des différentes applications. Certaines personnes vont avoir des profils sur plusieurs applications, mais avec des photos différentes, des textes différents, elles se présentent d'une autre manière selon l'application. Ces personnes, en vérité, changent le « produit » offert, elles se mettent en scène en fonction du contexte. On est dans une technologisation des sentiments. Pour moi, la séduction, le sexe, le plaisir a toujours été quelque chose de flou, de mouvant, de liquide – sans mauvais jeu de mots –, c'est quelque chose en tout cas qui n'est pas statique, alors que les applications sont au contraire très programmées. On a donc réussi à transformer quelque chose d'organique et d'hormonal en quelque chose de froid et de calculé, de mécanique. Les filtres qu'on applique sont d'une précision hallucinante :

le poids, la pilosité, les tatouages, les pratiques sexuelles... Tu te retrouves à dessiner un portrait-robot de ce que tu veux, qui n'est finalement pas une personne mais une image construite, projetée à partir d'un désir lui-même imaginé.

Nous pouvons toutefois nous emparer de ces plateformes pour nous en jouer – comme les jumeaux Halal – et ainsi parvenir à trouver une distance à travers l'humour. Est-ce un jeu entre la sincérité et la mise à distance de soi, par la fiction, la mise en récit ?

Il faut savoir prendre un recul, parce que la façon dont on va se présenter, par définition, ne plaira pas à tout le monde. Désormais, sur les applications, on nous montre les personnes les plus populaires, un palmarès. En fait, on joue beaucoup sur le sentiment d'humiliation. Tu as au bout des doigts cinquante hommes prêts à te dire : tu es laid. Et c'est ce que je trouve fascinant, parce qu'on y va malgré tout, parce qu'on se dit *peut-être* que j'aurai accès à ce genre de personnes.

Et comment cela contamine-t-il nos propres désirs ? Est-ce que ça finit par façonner notre manière d'aborder la séduction ?

À cent pour cent. J'ai quarante et un ans et, avant les téléphones intelligents, je n'hésitais pas à dire : « Toi, tu es *cute*, on boit un verre ? » Aujourd'hui, tout le monde s'en fout. Ces applications t'obligent à te plier à une forme d'interaction qui – au risque d'être vulgaire et grossier – va très vite au cul. Des mecs vont demander des photos de pénis et d'anus avant même de te dire bonjour. Donc, ça vient transformer nos manières d'interagir, parce que ça nous met sur les nerfs.

Au fil du temps, l'expérience des sites et des applications a beaucoup changé. Avant, c'était un peu honteux. Aujourd'hui, il y a toute une panoplie de sites. On a complètement accepté la pulsion sexuelle, mais s'agit-il pour autant de désir ? Sait-on encore faire la différence ? Après tout, la technologie n'offre qu'un mirage, il n'y a pas de corps, il n'y a que des représentations.

Oui, mais est-ce que l'excitation ou la pulsion et le désir sont liés au site, ou est-ce que le site vient combler le désir ? Parce que ces sites et ces applications créent chez nous des réflexes pavloviens ; on devient comme des chiens. Ils sont codés, pensés, mis en forme ; ils deviennent ainsi non pas un espace pour trouver du plaisir, mais un espace qui *va*, qui *pourrait* te donner un plaisir, qui pourrait potentiellement t'amener à être sexuellement excité dans un délai relativement court et... voilà, l'occasion arrive, il faut la saisir. On se retrouve donc à avoir une consommation sexuelle qui n'est plus basée sur le désir mais sur une pratique. J'assume parfaitement le fait d'être tombé dedans, ça m'a montré que le sexe n'est pas toujours une question de désir, mais aussi de pratique. Et ça, peut-être que ça existait avant les sites, mais disons que c'était plutôt rare que tu te balades dans la rue, qu'un mec te regarde et que tu lui proposes de monter... Là, on crée un semblant de rencontre fortuite, et je trouve ça fascinant. Prenez une application comme Happn, qui retrouve pour nous les personnes que l'on croise dans la rue, dans les espaces publics. La machine regarde

pour nous, et c'est là que le concept d'algorithme m'intéresse, car ce n'est plus toi ou moi qui décidons qui nous voulons rencontrer, mais la machine qui le fait pour nous. Est-ce que l'algorithme devient un nouveau cœur ? Une nouvelle phéromone ? Car s'il est bien conçu, on est fichus. On ne choisit plus rien. Avant, on pouvait se séduire, se parler. Maintenant, peu importe le bar, chez les hétéros ou les homos, tout le monde est sur son téléphone. On m'a déjà écrit des messages alors qu'on se trouvait à dix mètres de moi... L'écran, en somme, te permet de te mettre en scène comme tu veux être vu, et te permet par ailleurs de mettre fin à la discussion. Il y a un plaisir immense à bloquer ou à rejeter des gens. C'est comme le *swipe left* de Tinder : ça nous est tous arrivé d'être en groupe autour d'un téléphone à prendre plaisir à rejeter des gens.

« Ces applications ne sont pas censées être grossophobes ou racistes ; or il y a des messages épouvantables qui passent comme une lettre à la poste. »

Mais comment vivre avec le fait que, sur les plateformes, on reproduit aussi tous nos préjugés conscients et inconscients lorsque vient le temps de choisir nos préférences ? Car ces espaces véhiculent des conceptions qui nous enferment, qui exacerbent des types et des stéréotypes.

Tout ça, c'est ultra-violent. J'ai beaucoup de captures d'écran de méchancetés que je me suis prises. La violence est textuelle, mais le contexte aggrave la chose, car on est dans un contexte de vulnérabilité émotionnelle, on veut plaire. On part du principe que tu y as mis un effort, que le texte affiché te représente bien, que les photos sont une belle représentation de qui tu es. Et là, quelqu'un va te dire : ta coupe de cheveux ne marche pas. Tu as l'air d'un terroriste. Ta robe est trop serrée. On voit tes seins. T'es laide. C'est l'horreur, car la séduction devient un acte de violence. Le but du jeu n'est pas de séduire, mais de donner l'impression qu'on est mieux, plus beau que les autres. Les codes et les contraintes qui se sont développés là sont impossibles. Et en même temps, les images sont tellement manipulables, on peut tous affirmer n'importe quoi, tout n'est que pure mise en scène et performance de soi. La difficulté, c'est d'assumer ce qu'on fait sur les applications de rencontre. Il s'agit de montrer une image de notre personne qui soit proche de ce que l'on est, mais assez éloignée pour ne pas prendre personnellement le rejet, et l'objectif demeure de rencontrer rapidement la personne. Le problème, c'est lorsque les communications virtuelles durent trop longtemps. Quand

deux personnes sont face à face, il y a le non-verbal, la voix, l'énergie. Là, tu as une personne, un écran, un écran, une personne. Deux obstacles qui enlèvent toute notion de non-verbal, pas d'aura, pas d'odeur, toutes les choses qui font que la séduction fonctionne. On ne peut pas non plus aborder les applications avec le cœur sur la main. En même temps, moi, j'ai rencontré quelqu'un sur une application et nous sommes fous amoureux, mais l'application a pris le bord en vingt-quatre heures. C'est uniquement dans ce cas où on peut se dire que les applications, les algorithmes, tous les calculs et les codes que les compagnies ont imaginés marchent ; les applications ont du sens si elles nous servent à établir un premier contact. Le problème, c'est qu'on est dans une logique de consommation continue. L'amour est capitalisé. On fait de la spéculation amoureuse.

« Tu te retrouves à dessiner un portrait-robot de ce que tu veux, qui n'est finalement pas une personne mais une image construite, projetée à partir d'un désir lui-même imaginé. »

La normalisation des applications au fil du temps ne correspond-elle pas, plus ou moins, à la normalisation du polyamour – du moins dans certaines communautés ?

Je pense que les applications n'ont pas poussé à la normalisation du polyamour, elles ont poussé à la normalisation du plaisir du sexe. Un des points que je trouve intéressant, c'est qu'on reconnaît aux femmes le plaisir du cul pour le cul désormais, et je trouve ça génial, parce que ça a toujours été réservé aux hommes. À la rigueur, les applications ont permis une normalisation du plaisir sexuel au-delà du genre.

La plupart du temps, il me semble qu'on reste dans un rapport très transactionnel, très consommateur. Arrive-t-on à renverser les logiques capitalistes ? Est-ce que les valeurs, les esthétiques et les formes de désir queer qui s'expriment en société comme une forme de résistance se déplacent également sur les applications ?

Ces dernières années, je vois de plus en plus d'hommes hétéros et de femmes trans sur Grindr, qui initialement était réservé aux hommes ayant des relations sexuelles avec des hommes. Ce que je trouve génial, c'est que les sites homos sont en train de se faire détourner par les hommes hétéros et les femmes trans qui disent très clairement : pas d'hommes homosexuels. Au début, je me demandais si j'avais mal lu. Autant l'homo en moi était troublé, autant,

maintenant, je jubile. Je trouve génial que les hommes hétéros viennent dans ces espaces pour chercher des femmes trans.

Tout à l'heure, on disait que les applications sont au contraire très normées, qu'elles font tout pour nous assigner des rôles précis... Comme si l'algorithme venait densifier nos traits, notre type. Tu sembles ici dire le contraire.

Oui, mais l'éclatement est très récent et ça dépend des plateformes. Aujourd'hui, certaines sont créées précisément pour brouiller les pistes, pour permettre de changer autant de fois que tu le désires ton orientation sexuelle, tes préférences sexuelles, et ça donne lieu à toutes sortes de rencontres : un homme hétéro rencontre un autre homme, un couple de lesbiennes rencontre un homme gai... On sort tant de l'hétéronormativité que de l'homonormativité. Les gens critiquent l'hétéronormativité, mais il faut aussi critiquer l'homonormativité, les modèles très figés de rapports et de comportements homosexuels. Cela dit, je précise qu'il s'agit du propre de la nouvelle génération, qui n'hésite pas à briser les codes, à transgresser les règles. L'algorithme est censé être un calcul qui devrait mener à la bonne réponse, mais l'algorithme, désormais, doit se recréer sans arrêt si le site qui l'utilise veut rester pertinent. Un « bon » algorithme, pour une application de rencontre, doit être sans cesse en mouvement. Actuellement, on est plutôt contraints par les algorithmes, en effet, à rentrer dans une case. Le terrain de jeu est là, mais il faut choisir un des cinq jeux offerts, et c'est tout. Déterminer la communauté à laquelle on appartient, par exemple, est pour moi un cauchemar ; je n'ai jamais réussi à cocher une case et à y rester plus de deux heures. Il faut reconnaître qu'on est dans le fantasme, à travers les filtres, la spéculation, la projection. On est dans un bluff perpétuel. Combien de gens ont des photos qui datent de plusieurs années ? Parfois, on réalise que notre représentation de nous-mêmes n'est pas du tout originale, que, finalement, on est comme tout le monde. On est programmés à penser que *notre* représentation est la meilleure, mais on se met nous-mêmes dans une boîte. Les mêmes mises en scène reviennent sans cesse, les mêmes images, les mêmes mots. Il y a des séries de profils qui se ressemblent, mais ce n'est jamais la même personne. Et même notre lecture des profils revient à juger les gens à partir de ces images. Si, même moi, après avoir fait tant de recherche, je tombe dans le panneau de ce que je dénonce, c'est que la machine est vraiment bien huilée. 

Rosalie Lavoie est membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*. Gaétan Paré est metteur en scène et travaille au Centre de création O Vertigo.